

« Freud a tout faux. »

J'ai débuté ma carrière professionnelle comme neurologue. En essayant de soulager mes patients névrosés, j'ai découvert des faits nouveaux et importants sur l'inconscient. De ces découvertes est née une nouvelle science. J'ai du payer le prix fort pour ce petit bout de chance. La résistance a été forte et implacable. Finalement j'ai réussi. Mais la lutte n'est pas encore finie.

Déclaration de Freud en 1938, reprise dans le film
Sigmund Freud, l'invention de la psychanalyse,
d'Élisabeth Roudinesco et Élisabeth Kapnist

La théorie psychanalytique est un travail de pensée élaboré à partir de la pratique clinique. C'est donc une pensée ouverte : sans cesse de nouvelles questions, de nouvelles élaborations apparaissent. Voilà qui est à la fois nécessaire et dommageable : nécessaire pour l'avancée de la recherche, dommageable car chaque avancée risque de remettre en cause les fondements premiers. C'est pourquoi Freud fut le « gardien du temple » qu'il construisit. Il combattit toute élaboration qui remettait en cause les trois fondamentaux : l'inconscient, la théorie sexuelle, le transfert* dans la cure – quitte à se séparer de disciples qu'il aimait. Les auteurs (et parfois victimes) de ces luttes internes furent nombreux. On ne citera que Carl Jung et Alfred Adler pour leur refus de la théorie sexuelle, Sandor Ferenczi à propos de la conduite de la cure, Otto Rank pour l'attention qu'il porta au pré-œdipien, Wilhelm Reich pour sa vision du sexuel et son refus de la pulsion de mort, Erich Fromm pour l'importance qu'il

accorda aux facteurs culturels dans le fonctionnement psychique... Aujourd'hui encore les luttes et critiques internes continuent. Il serait paradoxal de s'en étonner. Il en fut, il en est toujours ainsi dans les sciences et plus généralement dans le domaine de la pensée. Que l'on songe seulement à l'accueil réservé à la critique de la génération spontanée de Louis Pasteur, puis à son vaccin contre la rage...

Les critiques externes, quant à elles, furent dès le début virulentes, jusqu'à atteindre le niveau de ce que l'on appelle aujourd'hui les *Freud wars*, qui s'apparentent à une guerre d'extermination. Il ne s'agit plus en effet d'opposer une critique scientifique à la psychanalyse mais de frapper en dessous de la ceinture : on le sait désormais, Freud aurait été un charlatan...

On peut distinguer dans cette permanence deux grandes périodes. La première, que l'on peut qualifier de *critique puritaine*, s'étend du début de la psychanalyse à l'après-guerre des années 1945-1950. Ce que l'on ne supporte pas, c'est que la loi soit bafouée : on est particulièrement choqué par ce qu'on appellera le pansexualisme* freudien qui fait de l'enfant un pervers polymorphe, et qui discerne un motif sexuel dans les conduites humaines, qu'elles soient pathologiques ou adaptées au social. Imaginez : en la société corsetée du XIX^e siècle, un certain docteur Lajoi (en allemand, *Freude* signifie joie, jouissance) proclame que tout est sexuel et que nous sommes tous des pervers...

La psychanalyse connaît ensuite, elle aussi, ses trente glorieuses. De 1945 jusqu'au tournant néolibéral des années 1980-1990, la psychiatrie est d'inspiration analytique, et la psychanalyse est reconnue culturellement.

Vient ensuite la période de la *critique perverse* que l'on connaît aujourd'hui. Ce qui choque, désormais, c'est une psychanalyse qui rappellerait le registre de la loi, devenant ainsi un obstacle à notre soif de jouissance. Ce en quoi elle serait réactionnaire. C'est que les idéaux collectifs ont changé : avec la victoire du libéralisme, l'individu, personne physique, est devenu un petit roi qui refuse toute régulation, au même titre que les personnes morales que sont les sociétés anonymes. Être libre, c'est désormais être au-dessus des lois. C'est que la cité libérale est, selon Dany-Robert Dufour, une « cité perverse » (Dany-Robert Dufour, *La cité perverse, libéralisme et pornographie*, 2009). La culture libérale, avance-t-il, est une pornographie respectueuse des « idéaux » sadiens : égotisme, contestation de toute loi, acceptation du darwinisme social, instrumentalisation de l'autre, tel est son programme. Dans ce contexte, la psychanalyse est désormais perçue comme puritaine ! Mais c'est toujours la question de sa position par rapport à la loi qui reste subversive.

Freud avait son hypothèse sur les résistances à la psychanalyse. Elle semble plus que jamais valable. Elle tient au refus de renoncer à notre toute puissance imaginaire. Nous ne sommes pas maîtres en notre demeure, avançait-il, l'inconscient est le maître du moi, qu'il compare à une marionnette actionnée par des désirs refoulés. De plus, l'interdit structure notre psychisme (là est le scandale pour les libéraux post-modernes), comme il apparaît dans le complexe d'Œdipe. La castration, c'est-à-dire le renoncement à la satisfaction directe de nos pulsions et leur sublimation, est la condition pour que nous devenions humains... explications qui ne font que renforcer le côté rabat-joie de la théorie, comme du personnage qui la soutient.

Les guerres post-modernes déclarées contre Freud

La différence sexuelle est en elle-même une castration, car elle implique que nous ne pouvons être au-delà des sexes comme Tirésias, mais seulement soit homme soit femme. Ce en quoi certains mouvements féministes contestent ce qu'ils appellent le freudisme. En distinguant le genre sexuel, qui est construction sociale et culturelle, du sexe biologique, leur visée est de remettre en question la différence sexuelle. Selon le discours *queer*, le genre étant construit, on peut le déconstruire en s'identifiant au sexe que l'on désire ou en étant des deux à la fois. On retrouve là le programme de dérégulation cher au libéralisme, et que les libertariens poussent à sa limite : il existe un désir sensuel entre parents et enfants, disent-ils, puisqu'il est naturel aucune loi ne doit s'y opposer. La psychanalyse, en constatant que l'interdit de l'inceste est une loi fondamentale qui doit être respectée, tiendrait donc un discours réactionnaire.

Cette question de la différence sexuelle a également mis en révolution les mouvements gays et lesbiens, qui dénoncent en la psychanalyse une entreprise de normalisation de la génitalité. La psychanalyse, pourtant, en reconnaissant chez le sujet humain sa perversité polymorphe, a contribué à l'acceptation sociale de l'homosexualité. Il reste pourtant que choisir l'« homo » ou l'« hétéro », cela ne revient pas au même, voilà le scandale analytique : que devient le désir sexuel, qui renvoie toujours au fantasme de faire un enfant ? Comment être en accord avec son origine quand on choisit d'être homosexuel ? Comment accepter de ne pas avoir une relation sexuellement féconde, ou seulement de façon sublimée – les substituts technologiques restant forcément des ersatz ? En ce sens, la relation homosexuelle est perverse (au

sens technique du mot : quant à son objet). Mais pourquoi pas ? Après tout, se demande Freud, précédant en cela les théories sur le genre sexuel, rien de moins naturel que l'hétérosexualité : « l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est un problème qui requiert explication » (*Trois essais sur la théorie sexuelle*).

La guerre post-moderne, puisque guerre il y a, a vraiment commencé en 2004, avec la publication par l'INSERM de son « Rapport sur l'efficacité des psychothérapies ». Compilant les diverses études publiées de par le monde (sans avoir les moyens de vérifier leur validité), son objectif visait à comparer trois méthodes : l'approche dite « psychodynamique » (soit toutes sortes de psychothérapies dont la psychanalyse), l'approche « cognitivo-comportementale » (TCC), et l'approche « familiale et de couple ». Le rapport recensait 4 méta-analyses (Par « méta-analyse », il faut entendre : analyse des méthodes mises en œuvre dans des études déjà publiées) et 17 études pour les thérapies « psychodynamiques », 6 méta-analyses et 40 études pour les thérapies familiales, et 38 méta-analyses et 25 études pour les thérapies cognitives et comportementales. Cette différence d'importance accordée à chacune des méthodes se retrouvait bien sûr dans les conclusions de l'étude : les TCC étaient jugées efficaces dans 15 troubles sur les 16 étudiés ; les thérapies familiales dans 5 troubles sur 16, et la psychanalyse dans un seul...

Cette étude trouvait ce qu'elle avait décidé de chercher. En choisissant de prendre comme critère de santé les « troubles » de comportement observables que décrit le DSM*, et rien d'autre, elle téléguidait ses résultats. C'est que ses auteurs sont de vrais scientifiques : ils s'intéressent aux « faits objec-

tifs ». Pour eux, il est important de distinguer la « psychologie scientifique » des fausses sciences, telle la psychanalyse.

Ce qui serait scientifique, donc, ce serait le symptôme décrit par le DSM. Ce « Diagnostique et Statistique des troubles mentaux » mis en place aux États-Unis en 1980, propose un classement des manifestations de troubles mentaux sans tenir compte de leur origine. Il n'y a plus besoin d'être clinicien pour soigner, ni de prendre en compte une personne dans son histoire et sa dynamique psychique. Il suffit au médecin de conduire son entretien selon un schéma préétabli qui lui permet de classer les symptômes selon cinq axes : les troubles mentaux, les troubles de la personnalité, la santé physique, les stress psychosociaux, le fonctionnement global. Au terme de ce questionnaire standardisé, tout psychiatre (mais l'est-il encore ?) devrait poser le même diagnostic, et prescrire le même traitement, le plus souvent pharmaceutique, en ignorant tout ce qui n'entre pas dans le tableau du DSM... Il semble que l'on détecte ainsi beaucoup plus de dépressions qu'auparavant. Cela tombe bien, les laboratoires sont imbattables en anti-dépresseurs ! Car cette standardisation du diagnostic permet d'associer mécaniquement aux symptômes déclarés par le patient une pharmacologie conçue par les neurosciences, ou bien une de ces TCC qui promettent de faire disparaître un trouble en quelques séances sans en chercher le sens.

En effet, contrairement aux thérapies analytiques, les thérapies cognitives et comportementales (TCC) ne recherchent pas les causes du trouble, elles ne s'intéressent pas à l'histoire du sujet. Le thérapeute « CC » passe avec le patient un « contrat » : dans quelques mois, celui-ci doit être capable de changer de comportement (sortir de chez lui, se trouver

dans un groupe sans vivre d'angoisse, ne pas se laver les mains dix fois de suite...). Pour parvenir à cette fin, les thérapeutes comportementalistes utilisent les techniques de conditionnement. De même, les cognitivistes cherchent à conditionner les pensées, opinions et croyances (appelées, doctoralement, « cognitions ») qu'a le sujet sur lui-même et sur son entourage. Ils chassent les « pensées négatives », et cultivent la méthode Coué de la positive attitude ! Avec les neurosciences, les TCC seraient les thérapies « de demain »...

Deuxième guerre post-moderne : si l'on en croit les éditeurs qui publièrent le *Livre noir de la psychanalyse* (Les Arènes, 2005), les TCC peinent à se développer en France. À cause des psychanalystes qui monopolisent le pouvoir. Mais cela va changer : « à l'étranger, la psychanalyse est devenue marginale, écrivent-ils. Son histoire officielle est mise en cause par des découvertes gênantes. Son efficacité thérapeutique s'avère faible. Sa pertinence en tant que philosophie est contestée. Ses effectifs sont en chute libre. La psychanalyse a été vécue par la génération de mai 68 comme un vent de liberté. Mais les insurgés d'hier sont devenus des gardiens du temple, soucieux de leur position dominante à l'université, à l'hôpital et dans les médias. » La psychanalyse serait donc une affaire d'anciens vilains gauchistes qui seraient devenus, en vieillissant, des propriétaires jaloux et bien sûr rétrogrades. Il semblerait donc que les nouveaux « révolutionnaires » de 2005 ne se reconnaissent pas dans les valeurs de gauche.

Il y a en effet bataille pour les places à prendre, et les quelques cinq cents praticiens français des TCC ont les dents longues. « Dans la très grande majorité des départements de psychologie de nos facultés de sciences humaines, écrit

Patrick Légeron, un des auteurs du *Livre noir*, les TCC n'ont pas droit de cité (encore une incroyable exception française), et ce, par le diktat de quelques enseignants dont le terrorisme intellectuel n'a rien à envier à celui des ayatollahs ! » On aura reconnu dans ce personnage, dans son visage orné d'une barbe, le portrait robot du psychanalyste... Voilà pourquoi l'éditeur déclare vouloir déclencher une fatwa qu'il appelle « guerre freudienne » : « Les “Freud wars” ont eu lieu à l'étranger. Elles sont inéluctables en France, mais quand ? ».

Le *Livre noir de la psychanalyse* est donc un acte de guerre déclaré sans vergogne. Après tout, quand on fait une OPA, on ne fait pas dans le sentiment ! Qu'on en juge par les titres des quatre sections du livre : *Mythes et légendes de la psychanalyse* ; *Les Fausses Guérisons* ; *La Fabrication des données psychanalytiques* ; *L'Éthique de la psychanalyse* ? À ce titre formulé sous forme de question, un des contributeurs, Frank Cioffi, répond dans son article « Freud était-il un menteur ? » : « La vérité c'est que le mouvement psychanalytique dans son ensemble est l'un des mouvements intellectuels les plus corrompus de l'histoire. Il est corrompu par des considérations politiques, par des opinions indéfendables qui continuent à être répétées uniquement à cause de relations personnelles et de considérations de carrière. » Le livre est un réquisitoire dressé contre la psychanalyse, au nom de la scientificité. Mais le ton n'a rien de scientifique, il emprunte plutôt à une rhétorique droitière cherchant à attiser la haine contre les corrompus, les charlatans, les menteurs... ce qui favorisa la réussite journalistique du livre.

Troisième guerre post-moderne : la dernière charge, celle de Michel Onfray dans son livre *Le Crépuscule d'une idole* sous titré « l'affabulation freudienne » (Grasset, 2010), parti-

cipe d'une même logique de la persécution. Voici, selon lui, l'accueil réservé à son livre : « on a rapproché certains de mes traits de caractère avec Hitler ; on a prétendu que je soutenais des thèses que je ne défends nulle part ; on a dénoncé une foule d'erreurs introuvables ; on a attaqué ma vie privée, sali la mémoire de mon père, insulté ma mère, stigmatisé mon enfance, méprisé mon origine provinciale ; on a insinué sur ma sexualité » (Ainsi commence la publication en ligne de Michel Onfray : Freud, une chronologie sans légende (Bernard Grasset) !).

Notre pourfendeur d'idole semble être aussi et surtout victime de son transfert haineux sur la psychanalyse. On ne recherchera pas en quoi le discours freudien persécute dans son intimité l'auteur de *L'Art de jouir*. Pourtant, il nous y invite, puisque sa méthode consiste toujours à expliquer les systèmes philosophiques par la biographie de leurs auteurs ! Ce qu'il pratique également pour la psychanalyse, laquelle ne serait donc que la projection de l'autobiographie de son inventeur dans un système de pensée ; d'un Freud que Michel Onfray décrit cocaïnomane, phallocrate misogyne et homophobe, adultère (il aurait eu une liaison avec sa belle-sœur), complice du nazisme et antisémite, menteur et charlatan : vues les tares de son auteur, la psychanalyse est mal partie ! En effet, elle relèverait d'une « branche de la pensée magique » et soignerait « dans la stricte limite de l'effet placebo »...

Pourquoi tant de haine ? répondit Élisabeth Roudinesco (reprenant un titre qu'elle avait déjà utilisé en 2005) sur Mediapart en avril 2010 : « Quand on sait que huit millions de personnes en France sont traités par des thérapies qui dérivent de la psychanalyse, on voit bien qu'il y a dans un tel livre et dans les propos tenus par l'auteur une volonté de

nuire qui ne pourra, à terme, que soulever l'indignation de tous ceux qui – psychiatres, psychanalystes, psychologues, psychothérapeutes – apportent une aide indispensable à une population saisie autant par la misère économique – les enfants en détresse, les fous, les immigrés, les pauvres – que par une souffrance psychique largement mise en évidence par tous les collectifs de spécialistes ». Sur Mediapart toujours, Michel Onfray répondit en jouant au plus fin, interprétant le sous-titre du texte de son adversaire. « Roudinesco sur Onfray », avait-elle écrit ! C'est donc qu'elle voulait lui faire adopter la position du missionnaire, dit-il... On sait que c'est la position sexuelle la plus classique, la seule conseillée à leurs ouailles par les missionnaires. Cette réponse, située encore une fois en-dessous de la ceinture, est une protestation contre une tentative supposée de normalisation : il est libre, Onfray ! En ce sens, il s'intègre bien au courant que nous avons qualifié de critique perverse.

Ces guerres freudiennes s'apparentent à la mentalité sécuritaire aujourd'hui en vogue, de l'Élysée au HLM. La tactique consiste à accuser l'étranger, le gêneur, l'insoumis des qualificatifs les plus horribles en se moquant de toute vraisemblance, pariant qu'il en restera toujours quelque chose ; que le commun des mortels, et peut-être bien la majorité, se dira : il n'y a pas de fumée sans feu... Pour notre part, nous laisserons le mot final au vieil Héraclite d'Éphèse : « les chiens aboient contre tous ceux qu'ils ne connaissent pas »... sans néanmoins pouvoir empêcher le psychanalyste de revenir par la fenêtre pour ajouter sa remarque, comme toujours : « contre tous ceux qu'ils ne veulent surtout pas reconnaître, et pour cause »...